LA CONVENTION.

Voilà longtemps, très longtemps que siège à l'Université Tulane, la Convention Constitutionnelle. Depuis son ouverture, il s'y est tenu bien des séances, prononcé bien des discours, remué bien des questions, les unes de première importance, à régler le plus tôt possible; les autres d'importance secondaire, qu'il eut été sage de reléguer au second ou au troisième plan, plusieurs même qui méritaient d'être classées parmi les hors-d'œuvres, sinon comme des obstacles à la marche des travaux, et que, dès le commencement il eut fallu éliminer impitoyablement.

En fin de compte, où en sommes-nous à l'heure qu'il est ? La Convention avait été convoquée, en termes exprès et précis, pour régler la question du suffrage. Le problème est-il résolu ? Non. Y a-t-il chance de le voir se résoudre, bientôt ? Non. La Convention n'est guère, sur ce sujet, plus avancée que le premier jour. Elle avait, avec une prudence, avec une loyauté qui dénotaient, chez elle, une connaissance assez approfondie des personnalités qu'elle avait sous la main, fait choix d'un excellent comité pour régler l'ensemble et les détails. Ce comité a accompli son œuvre, avec toute l'intelligence, avec tout le zèle, avec toute la conscience que l'on était en droit d'attendre de lui.

Qu'en est-il résulté ? On s'est amusé à contredire tout ce qu'il avait dit, à contester tout ce qu'il avait fait. De telle sorte que l'on en est à se se demander pourquoi on l'a nommé, puisque l'on n'adopte aucune de ses résolutions ; pourquoi même il y a une Convention, puisque l'on conteste même le principe qui est la raison d'être de sa convocation.

Il faut en finir avec toutes les discussions qui menacent d'être interminables ; avec toutes ces objections qui surgissent à chaque instant, et renaissent les unes des autres, sans qu'on puisse en prévoir la fin.

Il y a, dans la convention, des hommes d'une grande valeur, d'un savoir incontestable. Qu'on les écoute, qu'on suive leurs avis et, surtout, qu'on ait le courage de ses convictions, et tout sera réglé vite et bien.

En moins de huit jours, tous les problèmes seront résolus, si la convention le veut bien. Mais il faut qu'elle le veuille et, jusqu'ici, nous ne voyons pas qu'elle ait pris à cet égard, une ferme résolution et ait dit un bon et défini : je le veux ! ! !"

LA SITUATION.

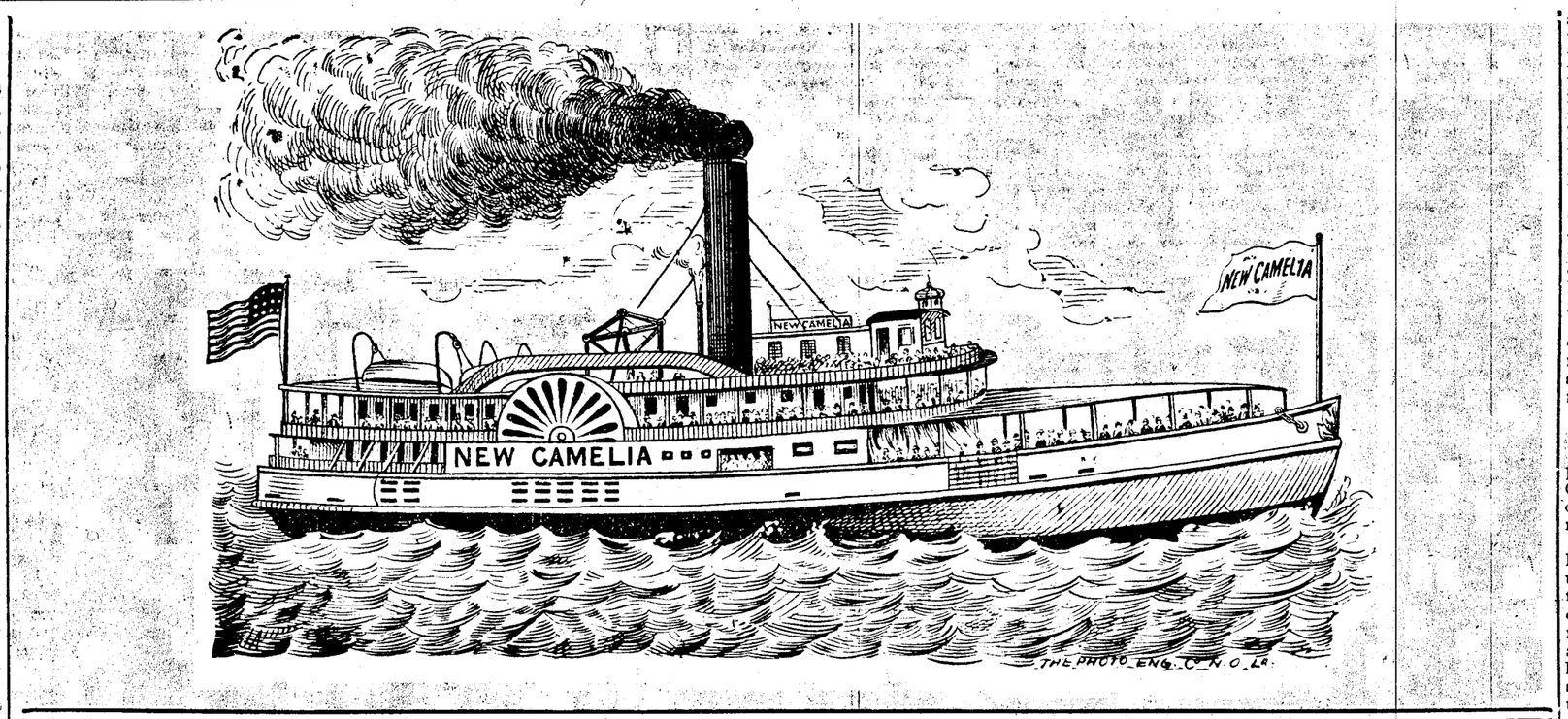
Il y a huit jours à peine, les Etats-Unis et l'Espagne allaient infailliblement en venir aux mains. C'était l'opinion de toutes les populations, et l'on s'attendait, à tout moment, à entendre retentir le premier coup de canon, signal de l'engagement général.

Rien de pareil n'a eu lieu. De part et d'autre, on a laissé l'esprit public jeter son feu et le patriotisme s'en donner à cœur-joie, mais le premier mouvement d'indignation, plus en injustement motivé, une fois passé, les colères se sont légèrement apaisées; les tempéraments, échauffés à blanc, se sont refroidis. Le sang-froid est revenu, et avec lui, le bon sens.

Peu à peu l'affaire du "Maine", quelle que soit d'ailleurs la cause de l'explosion, a perdu de son importance, au point de vue international. On sent bien à l'heure qu'il est, que l'on s'est forgé en imagination des responsabilités qui, dans la réalité, n'existent pas.

Ce qu'il y a de plus à remarquer dans ce qui se passe, c'est que ce retour des esprits au calme, c'est que cet apaisement des âmes leur est inspiré par certains personnages officiels qui viennent, comme par hasard, au moment où nous y pensons le moins, nous rassurer et nous faire comprendre que nous avons pris la chose trop au sérieux.

On aurait certainement grand tort, à l'heure qu'il est, de prétendre que l'horizon n'est pas chargé de nuages ; mais la tempête n'est pas si près d'éclater qu'on voulait bien le dire, il y a quelques jours. Rassurons-nous donc un peu et reprenons le sang-froid que nous aurions dû ne jamais perdre. La guerre est moins probable que jamais.



LANGAGES MUETS.

Après le langage des fleurs, langage de la cire à cacheter.

Nous trouvons en effet dans le *Technique* bulletin de la papeterie, le sens dans lequel doivent être interpretées les différentes nuances de la cire à cacheter.

Le blanc a été choisi pour les mariages, le noir pour les morts, le violet pour les condoléances ; les invitations à diner se cachettent avec la couleur chocolat, le vermillon s'emploie dans les affaires, le rubis pour les lettres d'amour heureux, le vert en cas d'espérance, le brun pour une lettre de regret, le bleu pour la constance et le jaune pour la jalousie ; le vert pâle indique les reproches, enfin le rose est l'apanage des jeunes filles et le gris s'emploie entre amis.

ROSE D'HIVER.

J'ai passé ce dernier dimanche de l'année
Dans le jardin d'une humble église abandonnée,
Débris roman jeté sur un cap provençal,
Et qui s'en va, croulant au souffle du mistral
L'étroit jardin qui fut jadis un cimetière.
Tout planté d'oliviers dormait sous la lumière
D'un tendre ciel d'hiver voilé languissamment,
Et c'était sous mes yeux un horizon dormant
De coteaux, où les pins dressaient un noir [feuillage,
De golfes, où les flots blonissaient sur la plage,
D'îles, qu'enveloppaient d'immobiles vapeurs.

Mais dans ce vieux jardin les palpitantes [fleurs
D'un rosier exhalaient leur senteur fraiche et [pure ;
Et ce vague soupir de l'immense nature
Me parlait de printemps par ce jour gris d'hi- [ver
Insinuant l'espoir dans mon cœur, tout amer
De trop sentir la fuite invincible des choses....

O charme ami ! Douce âme innocente des roses !

LES TEAMER NEW CAMELIA

Une bonne nouvelle pour nos lecteurs.

Le New Camelia, le charmant steamer dont nous reproduisons plus haut la gravure et qui fait le service entre Milneburg, Madisonville et Old Landing, recommence ses voyages de bonne heure, cette année, le 2 avril. Comme les années passées, il attendra l'arrivée du train parti des Champs-Elysées pour prendre la route du Lac. Nous ne nous attarderons pas à faire l'éloge de ce joli steamer, qui est, comme on le sait, admirablement aménagé.

Qu'il nous suffise de dire que les excursions auront lieu, les mercredis et les dimanches, à 8 heures du matin, et que pour le frêt, il faut s'adresser à la maison W. G. Doyle et Cie, 323 rue Carondelet, agents attitrés de la compagnie de chemin de fer Louisville et Nashville.

Voir l'annonce.

DE TOUT UN PEU.

L'affaire Esterhazy-Picquart.

Les témoins du commandant Esterhazy, MM. le lieutenant-colonel Bergouignan et le commandant de Sainte-Marie, ont adressé l'autre jour la lettre suivante à M. le colonel Picquart :

Paris, le 7 mars 1898,
5 heures soir.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre lettre, en date du 6 mars arrivée ce matin, par voie postale (9 heures), au domicile de M. le lieutenant-colonel Bergouignan, et qui lui a été remise ce soir à 4 heures, à sa rentrée chez lui.

Cette lettre est ainsi conçue :

Paris, 6 mars 1898.

Messieurs,

Je n'ai rien à changer à la réponse que j'ai eu l'honneur de vous faire hier.

Veuillez agréer, messieurs, mes salutations.

G. PICQUART.

A MM. le lieutenant-colonel Bergouignan et le commandant de Sainte-Marie.

Dans la lettre à laquelle vous vous référez, vous nous faisiez connaitre qu'il vous était impossible de constituer des témoins.

Vous persistez à ne nous donner aucun motif à cet étrange refus, ce qui en aggrave la portée.

Ce refus de vous battre, après que vous avez offensé, sera apprécié comme il convient. Nous en prenons acte et n'en restons pas moins les témoins du commandant Esterhazy, dans l'attente d'une solution qui ne saurait tarder.

Pour le commandant Esterhazy:
Lieutenant-colonel
BERGOUIGNAN,
Commandant de SAINTE MARIE.

L'Olivier en Californie.

Les Etats-Unis vont faire concurrence à la vieille Europe pour la fabrication de l'huile d'olive comme pour une infinité d'autres produits. En effet, on estime actuellement que, rien qu'en Californie, il existe 2,000 hectares de plantation d'oliviers en plein rapport.

Depuis le début de 1895, il a été planté 800,000 oliviers ; les moulins vont se multiplier, et les Américains espèrent se passer bientôt de l'importation européenne.

Angleterre.

La participation de l'Angleterre à la conférence sur les sucres est, dès à présent, considérée comme certaine, celles de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie le sont également.

—L'Exposition de Bruxelles vient de clôturer définitivement ses comptes. Le capital sera entièrement remboursé aux actionnaires. Le subside de 600,000 francs accordé par l'Etat ne sera que de 165,000, dont 90,000 de prévisions. Et l'Exposition laisse à l'Etat pour près de 2,000,000, de travaux tant en bâtiments qu'en jardins, sans compter les recettes considérables réalisées par les chemins de fer belges.

Le chiffre total des visiteurs s'est élevé à 5,863,503 personnes.

Ethiopie.

L'empire d'Ethiopie ayant, vis-à-vis des puissances européennes, repris la plénitude de ses droits souverains, un corps diplomatique va séjourner à Addis-Ababa auprès de Ménélik.

La France, on le sait, a comme représentant M. Lagarde, ministre plénipotentiaire. Le délégué de la Russie est M. Vlassof, consul général. L'Italie se fait représenter par le capitaine Ciccodicola, qui a rang de consul et porte le titre de résident. Quant à l'Angleterre, sans doute pour montrer le cas qu'elle fait de l'Ethiopie, elle a chargé de la défense de ses intérêts, un simple lieutenant, M. Harrington, vice-consul à Zeïla.

Le Protectorat Français.

Le rapport annuel du gouvernement français sur la situation de la Tunisie constate en ces termes les bons résultats du protectorat français pendant l'exercice 1896 : "L'état d'esprit de la population indigène n'a pas cessé d'être satisfaisant, et le concours sans réserve que nous prêtent les autorités locales, sous la haute inspiration de S. A. le bey, est de nature à faciliter notre tache. Grâce à cette entente, les bienfaits du protectorat sont de jour en jour mieux appréciés des populations, et il devient possible d'introduire dans le domaine même qu'une sage politique a réservé à l'autorité séculaire du souverain, des principes nouveaux." Ce document embrasse tous les services, y compris celui des antiquités et des arts et le fonctionnement du sérum antirabique. On y trouve également la sanction de la concession des gisements de phosphate de chaux. Au sujet des biens *habous*, appartenant à des congrégations musulmanes, il est dit qu'ils ont été recensés sur 79,737 hectares. La Tunisie tout entière est en ce moment préoccupée de ces propriétés, dont l'aliénation, — vente sous forme d'échange, de location et d'*enzel*, —vient d'être autorisée par un décret en date du 31 janvier dernier, qui a mécontenté tout le monde et qui se prête à toutes sortes de manigances, suivant les membres de l'assemblée consultative que le resident n'a pas consultés sur cette question importante pour les colons ayant en vue *the business*.

Singulière réponse d'une concierge à qui un vitrier offre ses services :

—Vous pensez bien, mon garçon, que par le froid qu'il fait, on ne s'amuse pas à casser les carreaux !

L'ART —DE LA— LONGEVITE.

Ce poème écrit en vers latin de la meilleure langue a été destiné par Léon XIII à un cardinal célèbre à Rome par ses goûts gastronomiques et désigné sous le nom de Fabricius Rufus. Ce plaidoyer en faveur de la sobriété constitue presque un petit traité des plus éloquents sur l'art de la longévité.

Content d'une nourriture sobre et restreinte fuis la gloutonnerie.

Epître à la Fabricius Rufus.

I

Par quelle nourriture ta vie, libre de maladies et pleine de forces, —pourra-t-elle fleurir longtemps ? Tel est le savant thème que,—en praticien attentif et en disciple rigoureux d'Hippocrate, — le bon Ofellus exprimait récemment, de la manière suivante :

Surtout sois propre. Que, sans luxueux apparat,—ta table te présente et nappe blanche et couverts nets.—Ordonne que, de ton cellier, les plus purs vins—te soient servis : ils mettent la joie dans l'âme et débarrassent des soucis.—Pourtant sois sobre, ne crois pas trop en Lyéus— et ne crains pas de puiser trop souvent aux carafes d'eau pleines.—Cette eau si claire ! nous fût-il accordé un don plus précieux—et dont l'homme ferait dans la vie un plus utile usage.

D'un blé sans tare tu cuiras avec amour tes pains.—Les repas que la poule, ou le bœuf, ou l'agneau t'auront apprêtés,—prends-les volontiers : c'est une nourriture profitable aux forces à réparer ;—mais aie bien soin de triturer les viandes. Veille qu'à ces repas, ne manquent, ni les légumes du condiment, ni les assaisonnements de saumure.

Que les œufs frais fassent l'éloge de ton foyer et nourris-t'en—soit que tu aimes mieux les préparer au feu, sur le plat où ils cuisent—soit que tu trouves plus de saveur à les gober à même la coquille.—De quelque manière que tu en uses, crois-moi, là est la saine nourriture.

Ne fais pas moins d'honneur aux grandes coupes de lait, plein d'écume.—Le lait t'a nourri, enfant : vieillard, tu y retrouveras tes forces.

Et maintenant, du miel cuivré au don céleste—qu'on apporte un rayon, et que l'Hybla dont tu es avare l'arrose.—Fais-toi servir, de ton potager où il ne pousse que pour toi—et le chou doucereux et le légume tendrement cueilli, après sa fleur.—Ajoutons-y dans leur maturité les fruits charnus d'une—année bien fertile, surtout les douces pommes—les pommes rubicondes couronnant, en corbeilles, la splendeur de la table.

Enfin, qu'on verse la liqueur que composent les grains torréfiés—ceux qui te viennent de Moka et des rivages de l'Orient.—Ton noir café goutte à goutte, du bord des lèvres,—savoure-le : à petits coups, il veloutera ton estomac à souhait.

Pour un repas léger retiens bien ces préceptes, et sers-t-en sûrement—si tu veux te conserver et sain et vigoureux jusqu'à l'extrême soir de ta vieillesse.

II

Tout au contraire (ajoutait à propos le savant Ofellus)—fuis la Gloutonnerie, la mauvaise et cruelle Sirène,—née pour tromper, née pour perdre les hommes.

Ses préceptes autrement étudiés, les voici : dresser la table—avec un luxe outré où resplendissent les tapis et la pourpre.—Vois le soin qu'elle a mis à préparer les nappes fines.—Là-dessus, en bel ordre, elle a rangé les coupes rares, les timbales d'airain, les plateaux, les assiettes et les vases d'argent.—La table est fleurie de thym, d'ache et des plus odorantes corolles. Le festin, ainsi somptueusement apprêté, d'une voix simulée elle appelle—les convives désarmés qui se livrent à elle. Ils entrent dans la salle—et acceptent les sièges de velours que sa voix leur désigne.—Là, sans trève, elle verse les vins exquis, dormant dans les bouteilles. Avec elle, on déguste le Cécube, le Cos et le Falerne vieux.—Bien mieux : voici les liqueurs distillées avec un art exquis,—spiritueux divers qu'elle leur verse avec largesse.

A l'envi, les convives humectent leur palais, et à l'envi—s'emplissent jusqu'aux dents de succulents gâteaux.

Or, voici qu'apparaît le porc de Lucanie,—abondamment épicé au poivre-mordant et à l'olive.—Voici le lièvre au gras civet, et le foie blanc de l'oie,—et les grives rôties et les palombes blanches. Aux viandes succèdent les poissons : c'est le turbot purpural,—ce sont les huitres aux écailles béantes, et ce sont les écrevisses et les murènes, nageant de pair dans les grands plats.

Les yeux s'ouvrent émerveillés et les bouches béantes se repaissent.—Jusqu'à satiété, de tout l'on mange. Enfin le vin—ayant gonflé les veines à les rompre, alourdit par les mets, les convives se lèvent, hésitent à marcher dans la salle, mêlent à d'insensés propos des coups dangereux—et, l'âme délirante, finissent par tomber.

Joyeuse de son jeu, la Gourmandise rit. Elle a mis le comble—à ses vœux et s'amuse, artisan fidèle de la honte—à voir ses malheureux convives chanceler sur le gouffre, —comme des matelots en danger de périr sur la mer en furie.—Et maintenant, tout à coup, voici les sueurs froides, et la bile excitée—qui, par larges effuves, passe du foie à l'estomac. Les flancs se tordent—et, en d'affreuses convulsions, bouleverse le ventre. Les membres tremblent incertains, stupéfiants les visages pâlissent.

Ainsi brisé, n'en pouvant plus, le corps exhibe sa misère. Que peut vouloir encore—sa gloutonne maîtresse ? O honte dans ce corps abattu — essayera-t-elle encore (tant son audace est grande) d'éteindre—l'âme immortelle, cette parcelle du souffle même de Dieu

LEON XIII.

MUSIQUE NOUVELLE.

Avec les compliments de l'auteur, M. Louis Blake, nous recevons une ravissante petite chanson intitulée "Partners for Life", à laquelle on peut, sans être prophète, prédire un gros succès. Les paroles sont de M. Henry Eighter. Ce morceau, qui sera bientôt sur tous les pianos, est dédié à l'International League of Press Clubs.

—L'enfant vit.... la mère a succombé à une mort naturelle... Ce n'est plus là qu'un fait divers sans importance qu'ils ne trouveront même pas dans le rapport de police et qu'ils ne peuvent apprendre que par quelque indiscrétion.

—Ça ne les empêchera pas de mettre le nom !

—Dans ces conditions, ils ne y risqueront pas ; tout au plus une initiale : Mlle J. ou Mlle J. T.

—Des J. T.. murmura le vieillard, il n'en manque pas dans Paris....

—Le scandale n'est donc pas à craindre. Et, maintenant que je vous ai fait connaître toute la douloureuse vérité, je viens m'entendre avec vous, monsieur.

L'œil gris redevint aussitôt aigü et soupçonneux.

—Sur quoi ?

—Sur l'attitude qu'il vous convient de prendre vis-à-vis de la mère morte.... vis-à-vis de l'enfant vivante.

—Mon attitude ? Vous ne pensez pas que j'irai me rencontrer, devant le corps de cette malheureuse, avec le mauvais drôle qui a fait son malheur et le nôtre ?... La mère, l'enfant... Ah ! non, ce n'est pas moi, c'est lui que ça regarde.

—Cette malheureuse était surtout, j'en ai grand'peur, une abandonnée... et, d'après ce que je sais déjà, je doute que jamais la pauvre petite fille revoie son père.

—Il n'est donc pas là ?...

—Non monsieur. Et si votre enfant s'est donné la mort... allez, c'est qu'il n'y devait pas revenir.

—Canaille !... Mais on le connaît, au moins !...

—Personne ne sait son nom. Il venait dans le plus grand secret... A peine quelques voisins de Mlle Thibaudier l'avaient-ils aperçu.

—Canaille !... canaille !... Mais alors... la petite...

—Elle est chez moi.

—Vous... l'avez prise ?...

—Il fallait la soigner. Et jusqu'à ce qu'elle soit rétablie, Mme de Croixmaure la gardera volontiers auprès d'elle... D'ailleurs, elle est si jolie.. si mignonne... si charmante... Dans ces conditions, la charité devient un plaisir

—Mais... après... Quand elle sera guérie ?...

—Voilà justement, monsieur, de quoi je viens causer avec vous.

Ah ! c'est alors qu'ils devinrent aigus, les petits yeux gris du père Thibaudier.. car il commençait aussi à deviner...

—On n'a pas la prétention, je suppose, de me mettre cette petite sur les bras... Ah ! non par exemple !... Ce serait trop commode !... Heureusement, quand les filles tournent dans l'inconduite, leurs parents ne sont pas obligés d'en supporter les conséquences. Ils ont la loi pour eux, les parents !...

Et il insistait :

Cet enfant ne fait pas partie de ma famille... Il ne m'est de rien. Je ne le connais pas... et je n'ai pas à le connaître... Le prenne qui voudra. Qu'on le mette dans un orphelinat ou aux Enfants trouvés... Je m'en soucie comme de ça !

Et il claquait son ongle sur ses larges incisives.

Mais c'est avec le plus grand calme que M. de Croixmaure lui répondit :

—On ne met pas aux Enfants trouvés une petite fille dont la mère a laissé une cartaine fortune.

—Une fortune !...

Thibaudier n'alla pas plus loin.

Tout à l'heure, il était trop troublé, trop irrité pour songer à ces choses-là... mais il venait de comprendre... de comprendre tout à coup.

—Mon Dieu, oui, insistait le colonel, M. Astier m'a appris que Mlle Thibaudier, sans compter ses épargnes, qui sont déjà importantes... possède une fortune personnelle.

—Oh ! entre ce qu'on dit et ce qu'il y a... ça fait du changement...

—Vous en savez plus que moi là-dessus, monsieur, puisque vous avez cette fortune entre les mains.

—Mettons que ça aille à une vingtaine de mille francs... peut-être un peu plus... Mais, c'est en terres... ça ne rapporte rien... Et s'il fallait vendre... vendre en justice surtout... Ah ! non vous pouvez me croire ; il n'en resterait pas lourd.

—Il faudra bien pourtant en venir là.

—Vendre le bien !...

—Dame, pour faire la part de l'enfant.

—Ça peut se régler à l'amiable.

—Non, l'enfant est mineur. Il faut vendre. La loi l'exige.

—Ah ! fille de malheur ! le bon renom de la maison, le bien ... elle aura tout galvaudé !...

Et le père Thibaudier, encore une fois, fit sonner la table sous son poing osseux.

Mais le colonel, sans s'émouvoir de ce nouvel accès de colère :

—Il y aurait une façon, bien simple, de tout arranger.

—Prendre la petite ?...Jamais.

—C'est cependant la seule manière de garder, jusqu'à la majorité de l'enfant, tout le bien de sa mère... Non seulement ce que vous avez déjà, mais ce qu'elle a gagné chez Astier... C'est lorsque votre petite-fille aura vingt et un ans que vous pourrez faire au partage amiable... et sans dépréciation.

L'œil gris eut une lueur.

—Vous croyez qu'on me laisserait tout le bien entre les mains ?

—Qui, voulez-vous qui le réclame ?

—Et puis... ce bien-là... il m'en revient aussi une part. La petite n'hérite pas de tout.

—Non, de la moitié seulement.

—Le reste retourne à la famille...

—Allons, monsieur Thibaudier, mettez-y de la générosité. Ne voyez-vous pas que cette bonne action ne peut que vous concilier l'estime.... la sympathie..

—Oh ! l'opinion des autres !...

—Vous ne vous en désintéressez pas tant que cela. Je n'en veux pour preuve que votre profond chagrin quand vous avez su l'atteinte portée à votre "bon renom", comme vous dites.

—Nous serons montrés au doigt, dans les rues de Brunoy.

—Si l'on vous voit humain et bon pour ce pauvre petit être innocent qui n'a pas fait de mal et qui n'avait pas demandé à vivre ?—Non monsieur.

Et red essant sa haute taille.

—On vous plaindra, c'est vrai.. mais, plus qu'aparavant, vous aurez le droit de passer en relevant la tête.... comme passe qui a fait son devoir....plus que son devoir.... C'est moi qui vous l'affirme monsieur Thibaudier, et j'ai la prétention de me connaitre en ces choses-là.

—Monsieur le comte, fit le vieillard subjugué.

—Allons, monsieur, est ce dit ? Et puis je dans quelques jours.... quand elle sera tout rétablie, envoyer chez vous ma petite malade ?

—Vous êtes sûr que je ne serai pas recherché pour le bien ?....

—Tout à fait certain.

—Alors, puisque vous m'assurez que ça ne fera pas mauvais effet dans le pays.. envoyez la petite monsieur le comte.

—Vous allez, d'ailleurs la voir....

—Où ça ?

—Chez moi.

—Et quand donc ?....

—Quand vous descendrez de la chambre mortuaire où votre présence est indispensable et où vous avez un autre devoir à remplir...

L'œil gris vacilla encore une fois derrière les lunettes du père Thibaudier.

Là-bas..... ça devenant aussi son bien.... un bien qui ne fallait pas laisser gaspiller....

Et, résolument :

—Dans une heure nous y serons Alexandre et moi.

Et il ajoutait, très convaincu :

—On s'emporte.... On dit des choses sur le moment.... Mais on est père....

—Allons pensa le colonel, c'est partie gagnée....

.....

...Et la corvée est faite, ajoutait-il en remantant dans le train !

IV

LE PÈRE

Dans un appartement du Grand-Hôtel, ce matin-là, le marquis Robert d'Harmont déjeunait avec sa mère.

C'est là, qu'en arrivant à Paris, la marquise était descendue.

C'est là que, depuis un mois, commodément, chaque matin, elle voyait son fils, peu soucieuse de gravir les trois étages de son *home* à lui.

Un *home* juché, en effet, un peu haut dans une maison de belle apparence du boulevard Saint Germain—mais un *home* où il n'y avait que les deux ou trois pièces—strict nécessaire d'un correct appartement de garçon.

Robert d'Harmont y vivait d'ailleurs si peu !

Son valet de chambre n'avait guère d'autre consigne que de répondre invariablement aux visiteurs :

—Monsieur le marquis est absent, il déjeune et dîne au cercle. C'est là, quand on veut le voir, qu'on a le plus de chance de le rencontrer.

Et voilà longtemps en effet, que le cercle était devenu le quartier général et le champ de bataille de ce mondain qui n'avait que l'apparence de la fortune—et que sa mère—une femme de tête, d'énergie et de volonté—avait lancé dans le tourbillon de Paris, comme sur le tapis vert, un joueur acharné jette, pour un coup décisif, sa dernière sa meilleure carte.

Au cercle on vie d'une vie fastueuse et élégante,—et on y vit,